***René Guy Cadou et « Le parti pris des choses », par Georges Jean***

***Professeur honoraire à l'Université du Maine***

J'emprunte à Francis Ponge les mots qui constituent le titre d'un de ses premiers recueils, sans doute le plus connu : *Le Parti pris des choses*.

Cela peut sembler paradoxal pour évoquer René Guy Cadou, que tout, dans son œuvre paraît opposer à Ponge et à sa poétique. Ponge écrit en effet:

*« Le poète ne doit jamais proposer une pensée mais un objet, c'est-à-dire que même à la pensée, il doit faire prendre une pose d'objet. »* 1

Or, la poésie de Cadou ne constitue pas, me semble-t-il, une quelconque tentative de faire prendre aux poèmes *« une pose d'objets ».* Chaque poème, chez Cadou, contient, en dehors d'une diégèse constante, ce qu'il appelait *« une âme »:*

*« Les mots, écrivait-t-il, sont comme des poteries à bon marché et poreuses dont l'eau s'échappe mystérieusement. Prenez un mot et revêtez-le de la matière brûlante de votre âme. »* 2

Chez Ponge, les mots n'ont pas *« d'âme »* ; ils détruisent les choses pour mieux les incarner. Ils deviennent, comme dirait Sartre *« Chosification »* Cependant, ainsi que Ponge, Cadou aime les choses ; elles l'obsèdent. Il appelle sans cesse dans sa poésie à la découverte de leur présence. Je pense que c'est cette obsession qui m'a fait répondre spontanément et sans réfléchir aux organisateurs de ce colloque, lorsqu'ils me demandèrent le sujet de ma communication : *« Cadou et le parti-pris des choses ».* Et le titre de Ponge ainsi que sa démarche qui me sont très précieux s'associaient alors à un poème de Cadou qui m'a toujours semblé emblématique dans son œuvre, et que je cite ici *« in extenso »:*

*« Celui qui entre par hasard dans la demeure d'un poète*

*Ne sait pas que les meubles ont pouvoir sur lui*

*Que chaque noeud du bois renferme davantage*

*De cris d'oiseaux que tout le coeur de la forêt*

*Il suffit qu'une lampe pose son cou de femme*

*À la tombée du soir sur un meuble verni*

*Pour délivrer soudain mille peuples d'abeilles*

*Et l'odeur de pain frais des cerisiers fleuris*

*Car tel est le bonheur de cette solitude*

*Qu'une caresse toute plate de la main*

*Redonne à ces grands meubles noirs et taciturnes*

*La légèreté d'un arbre dans le matin. »*

(Poésie la vie entière, p. 347)

Ce poème qui offre par ailleurs un exemple parfait des *« correspondances »* baudelairiennes, constitue, dans la perspective qui est la mienne ici, la dynamique très particulière caractérisant les rapports que la poésie de Cadou établit avec les *« choses »* et, plus particulièrement, avec certaines catégories de choses, ou plutôt avec les mots et les structures langagières les désignant et les exprimant.

***La transparence des choses***

Cadou s'est d'ailleurs expliqué sur cette dynamique et cette dialectique qui lui appartiennent en propre. On lit en effet dans *Usage interne*:

*« Je ne conçois d'autre poète que celui pour qui les choses n'ont de réalité que cette transparence qui sublimise l'objet aimé et le fait voir non pas tel qu'il est dans sa carapace d'os, de pulpe ou de silence, mais tel qu'il virevolte devant la bille irisée de l'âme, cet œil magique béant au fond de nous »* 4

À partir de ce poème et de ce texte, je me suis mis à relire attentivement toutes les œuvres poétiques de Cadou en scrutant au sens propre de ce mot les choses qui, dans leur *« transparence »,* ont précisément *« pouvoir sur nous ».*

***Le mot « chose »***

Auparavant, il m'a semblé intéressant de faire un petit détour lexicologique à propos du mot *« chose »*. Dès le XIIIe siècle le mot désignait *« une réalité plus ou moins déterminée par un contexte ».* Il s'oppose à *« apparence »* et à *« mot »,* et il renvoie à une réalité matérielle non vivante ; en cela, le mot *« chose »* s'oppose au mot *« personne ».* Il s'oppose également dans une certaine mesure à *« objet »*, utilisé pour évoquer une réalité *« spécifiée »*

Ce détour m'a permis de comprendre que le poète Cadou saisit les choses dans leur apparence, leur transparence et leur vie. Car elle vivent, les choses, par l'usage qu'on en fait, ou métaphoriquement. Sans s'opposer au contexte, il arrive souvent qu'elles le créent; loin d'être déterminées par lui, elles le déterminent.

***Inventaires***

J'ai donc absorbé toute l'œuvre poétique de Cadou en partant des points de vue exprimés ci-dessus, et en essayant de saisir les signifiés attestés ou latents de ce recours aux mots désignant des choses, de *Brancardiers de l'aube* aux poèmes inédits de *Les Visages de solitude.*

Je dois dire que, faute de temps, je n'ai pas cherché à me livrer à un comptage minutieux d'attestations lexicales, ni cherché à constituer ce qui serait à faire les *« champs sémantiques »* propres à faire appréhender au plus près la *« poétique des choses de Cadou »*

J'ai relevé plus simplement des constantes et même des *« permanences »* lexicales que j'énumère dans le désordre, en citant d'abord les mots les plus *« fréquents ».* En voici une première liste :

*lampe*

*table*

*chambre*

*porte*

*fenêtre*

*mur*

*plafond*

*toit*

*lit*

*meubles*

À cette liste peuvent être ajoutés : *horloge, escalier, cloches, lanternes, cuvette, échelle, truelle, pommes..*. On peut remarquer des expansions. Exemples : *fenêtre, persiennes, volets. Porte, serrure, clef Horloge, pendule. Lampe, lanterne. Meubles, vaisselier* etc. etc.

Ces choses, ou ces ensembles considérées comme des choses (la chambre, la demeure) sont le plus souvent *« d'usage interne »*. À l'extérieur vivent les arbres, les oiseaux, le ciel le soleil et les nuages, et il me semble qu'à quelques exceptions près, ( *l échelle, la truelle*, etc.) les *« choses »* du monde extérieur, elles, sont opaques et définitivement immobiles et mortes. Comme l'indique la répétition dans toute l'œuvre poétique du mot pierre, employé avec des nuances au singulier et au pluriel.

En fait, je constate que nous avons dans la poésie de Cadou une permanente attention portée (et je reviens au poème *« emblématique »* cité plus haut) à la demeure. Et aux choses simples qui accompagnent la vie quotidienne.

Vie quotidienne *« interne »* qui s'oppose au monde extérieur et lui répond. Le monde extérieur, c'est le monde du travail *« l'école », « la classe »* et naturellement le *« règne végétal »* : arbres, paysages, faune et flore. Et je me suis aperçu que les *« natures mortes »* chez Cadou, natures mortes de *« l'intimité »*, comme dirait Bachelard, avalent la mobilité des éléments extérieurs : *« abeilles »,* oiseaux, trains, personnages, les amis poètes de Rochefort et les autres, Max Jacob, les enfants et, au centre, le vivant amour : celui qu'inspirait Hélène et, proche, lointain, incertain et familier, *« Dieu qui passe... »*

***Transcendances***

À la différence de Ponge, qui *« fige »* les *« mots-choses »* et les construit, les *« fabrique »* comme *« le pré »* **(a),** Cadou me semble hanté par la transcendance des choses, par le fait que les choses naissent autour de nous et que ce sont dans une certaine mesure les mots du poète qui les créent. D'où la présence permanente, dans toute l'œuvre poétique des lampes et de la table, de la lumière et de cette chose plate et dure sur laquelle on écrit. Je me souviendrai toujours que lors d'une visite à Hélène, alors à Orléans, elle me montra la table luisante et cirée sur laquelle le poète écrivait. Et cette vision me renvoie à un poème essentiel dans lequel la table et la lampe transcendent effectivement ce que Sartre nommerait leur *« ustensilité ».* Je cite :

*Retour à l'aube*

*« Le bouquet du soleil danse dans la serrure*

*Les tables sont fleuries*

*On glisse les parures*

*Une main cache encore les écluses dorées*

*Tout ce qui dort a son secret*

*Le village enfoui sous la lampe*

*Les oiseaux perchés sur la rampe*

*La feuille blanche du plafond*

*J'ai reconnu ton pas*

*La voix fée de la porte*

*Le cri désespéré d'un homme qu'on abat*

*La chambre sous le toit*

*Et la petite morte*. » 5

Dans ce poème de 1940, on ne note aucun souci de description, ni de dépliement (selon l'expression de Deleuze) mais déjà, en dehors des métaphores, une fonction métaphysique de la table et des lampes. Ainsi se produit comme une ontologie des choses simples, en une dialectique dont j'esquisse quelques mouvements :

L'intimité des choses de la chambre renvoie au monde extérieur, soit que celui-ci soit perçu de l'intérieur : *« Un bouquet de soleil danse dans la serrure »,* soit que la nature- investisse le dedans : *« Les oiseaux perchés sur la rampe ».* Et dans ce cas, comme souvent chez Cadou, on se connaît pas très précisément la situation des espaces : rampe extérieure vue par la fenêtre ? rampe intérieur d'un escalier ? L'ambiguïté *« épaissit »* et densifie la vision.

L'Immobilité des choses est vivifiée, *« vitalisée »* par ce que l'imaginaire du poète y cache ou y déploie : *« Les tables sont fleuries »; « Le village enfoui sous la lampe ».*

Les choses deviennent métaphores exprimant le travail d'écriture à faire ou se faisant : *« La feuille blanche du plafond », « La voix-fée de la porte ».*

En fait, ce qu'on pourrait appeler la métamorphose transcendantale des choses, chez Cadou, provient du fait que les métaphores, les images ne sont pas que des figures de style. Elles deviennent d'ordre ontologique, créant des êtres de paroles renvoyant à des essences.

Ces dialectiques verbales de l'enfermement du monde extérieur ou de l'extériorisation du monde de l'intimité des choses que le travail du poète construit, *« donnent à voir »* dans leur nudité expressive un *« décor »* - mot très fréquent chez Cadou - qui s'anime, devient *« la vie entière »* ; à tel point que dans le poème de jeunesse que nous citons plus haut, la mort vit : *« Et la petite morte »* devient elle-même légère.

***Usages détournés***

Très souvent, chez Cadou, les choses sont ainsi nommées dans la perspective d'un usage qui les détourne de ce qu'elles sont. Ces choses immobiles *« bougent ».* Ainsi, dans ce poème :

*Odeur du jour*

*« Je serai là*

*J'attendrai*

*La poitrine écartée de tes mains et des ronces*

*Maintenant la maison s'en va à la dérive*

*La table a des remous et des reflets d'eau vive*

*La lampe descendue aiguise le matin*

*Tout est clair*

*On entend ton nom sur le chemin*

*Les yeux changent de face »*

*Plus près de moi se lève*

*Une ombre douce et nue*

*Le soleil fait la roue*

*La houle diminue*

*Six heures*

*Au pied du lit*

*Une tête inconnue.* 6

En quatre mouvements - au sens musical du mot *« mouvement »* - nous passons de l'immobilité de l'attente (1ère strophe) au mouvement des choses : *« la maison s'en va à la dérive », « La table a des remous et des reflets d'eau vive », « La lampe descendue aiguise le matin ».* Puis nous avons un adagio : *« la houle diminue »,* puis un étonnant point d'orgue pour marquer un retour à l'immobilité : *« Au pied du lit/Une tête inconnue. »* Ainsi les choses deviennent, pour parler comme Greimas, *« actants »* d'une houle qui les vivifie, vivifiées parce qu'elles font échos au monde extérieur qui les investit dans ce merveilleux poème de l'attente. Et la table de travail, ici, est une des plus belles illustrations de l'imaginaire bachelardien évoqué dans *« L'eau et les rêves ».* On le retrouve naturellement dans *« la houle ».*

***Le nouveau « tremplin » des choses***

Au demeurant, Cadou s'est expliqué sur cette mouvance des choses. Il écrit en effet :

*« On ne peint pas de natures mortes. On tente de limiter sur la toile ou sur la feuille, un mouvement parfois à peine perceptible. Il serait vain de vouloir lui attribuer une attitude définitive, c'est-à-dire de la décrire. Simplement la situer dans un univers nouveau auquel elle s'adaptera, qui sera pour elle un nouveau tremplin, une nouvelle base de lumière. »* 7

Ce que propose le poète, c'est bien un autre parti pris *« sur »* les choses. Et je comprends de moins en moins les concepteurs ou *« poéticiens »* de la modernité poétique qui contestent à Cadou toute démarche novatrice, le rangent parmi les poètes *« ruraux »*, ou les *« lyriques obsolètes »* (sic) I Alors que le poète de Louisfert, *« pointe »,* comme diraient les psychanalystes, l'opacité et le non visible des choses simples ; de ces choses, comme dit si bien Jacques Prévert, *« qui sont derrière les choses »*

***Fonctions de la lampe***

Il parait maintenant intéressant de revenir sur deux *« choses »*, en fait deux objets qui jouent dans cette thématique particulière de Cadou un rôle central. J'emploie le mot *« rôle »* au sens de *« personnage qui joue à être celui ou celle qu'il n'est pas communément ».*

La lampe est bien source de clarté ; elle éclaire la maison ; elle éclaire surtout la table et, sur la table, la feuille sur laquelle le poète écrit. Mais la fonction de la lampe est de n'être pas qu'une source de clarté. Dans le poème que j'ai cité au début de cette communication, on lisait :

*« Il suffit qu'une lampe pose son cou de femme*

*A la tombée du soir contre un meuble verni... »*

Il ne s’agit pas ici d’une simple métaphore. La lampe devient cou de femme, image de tendresse, de sensualité. Elle préfigure ou annonce :

*« une caresse toute plate de la main… »*

La lampe est *« chose »* vivante. Elle est certes la lumière, mais également, l'âme, porteuse du poème que réfléchissent la feuille et la table...

***Fonction de la table***

La table répond à la main, la table renvoie le poème à la lampe.

Mais dans la poésie de Cadou la *« table »* est également la table autour de laquelle se réunissent et se retrouvent les amis, pour boire un verre et palabrer.

Elle est la table *« des mains mortes »* et surtout la table des mains qui renaissent, c'est-à-dire des mains qui écrivent. On pourrait à ce propos entreprendre à partir de la poésie de Cadou toute une *« poétique de la main »*. Et c'est la table qui réveille la main, la main que traverse matériellement le poème ; la main *« morte »* comme une chose, que l'amitié comme l'amour rend à cette prodigieuse fonction chez l'homme qu'est l'écriture, la trace qui exprime l'être et donne au poème, oraculaire dans sa nature profonde, sa durée et son apparence de *« chose »* faite pour perpétuellement renaître.

***La maison***

Cadou écrit le monde proche, le monde naturel, sur la table, sous la lampe. Toutes deux remplissent une fonction ontologique et magique. Elles sont nominations vives au centre de ce lieu *« d'usage interne »* qu'est la demeure, la maison. Avec ses murs, son plafond, son toit, ses fenêtres, ses portes et leurs serrures, ses persiennes, ses volets. Elle contient *« les grands meubles noirs et taciturnes »* et surtout le lit, le lit du sommeil, de l'amour et de la mort. On y rencontre la *« cheminée »,* le *« vaisselier »* et, comme dans les natures mortes de Cézanne, les *« pommes »,* devenues choses à renaître. Et tout ceci, en dehors d'images de l'intimité tranquille, dirait Bachelard, constitue bien souvent pour le poète ce *« décor »,* si cher à Cadou, comme si le poète était au centre d'un théâtre dans lequel les humains, les ombres et les choses, deviendraient autant de personnages d'une saga aux incessantes variations.

***Les mots du silence***

Revenons au poème du début:

*« Car tel est le bonheur de cette solitude*

*Qu'une caresse toute plate de la main*

*Redonne à ces grands meubles noirs et taciturnes*

*La légèreté d'un arbre dans le matin. »*

J'у reviens parce que les gens qui font aujourd'hui de Cadou un *« petit poète »* ne l'ont pas lu et n'ont pas remarqué, que ce maître d'école avait, comme les plus grands, une perception très juste du sens propre de chacun des mots qu'il emploie.

Dans le passage ci-dessus, le mot *« taciturne »* est pris dans son sens étymologique : *« qui exprime la qualité du silence nocturne »*. C'est à dire que dans la relation du mot *« taciturne »* au mot *« matin »* (3e et 4e vers), ce dernier lui est sémantiquement et proprement antinomique, la nuit s'opposant à la couleur du matin et de l'aube.

Par ailleurs, la *« caresse toute plate de la main »* est la subtile allégorie de la main qui écrit et, par des mots tracés, réveille les choses, les rendant à l'extériorité et à la clarté, non plus celle de la lampe, mais celle du matin...

Et je me demande si l'univers de choses *« d'usage interne »* dont se nourrit la poésie de Cadou ne se détruit pas à la fin, devenant silence, immobilité, nuit, mort pour renaître à la lecture (ou à l'audition) dans le temps du poète, avec cette horloge *« qui répond par un pas de travers ».*

***Les choses et les abeilles***

Au terme de mon parcours, j'ai été très frappé par le fait que les choses, chez Cadou, étaient sources de mobilités vivantes, comme il est dit dans le poème emblématique cité en ouverture :

*« Il suffit qu'une lampe pose son cou de femme*

*Pour délivrer soudain mille peuples d'abeilles... »*

On pourrait dire, dans le langage un peu pédant de Greimas, que ces *« peuples d'abeilles »* rencontrent dans toute l'œuvre poétique de Cadou des *« isotopies »*, c'est-à-dire des structures sémantiques et signifiantes figurant la multiplicité, la mobilité, la vitesse, l'envol : les abeilles, les oiseaux, la poussière, le train (il y aurait à mettre en lumière toute une poétique du *« train »* chez Cadou.) C'est-à-dire que la traditionnelle antithèse vivant/mort, inerte/mobile, choses/êtres se réduit dans cette œuvre à une thématique généralisée du mouvement. L'émotion d'un poème, écrit en effet Cadou, ne vient pas tant de ce qu'il représente que de son mouvement.

La poésie de Cadou, contrairement à ce que disent certains poètes d'une soi-disant avant-garde, ou qui croient en être, loin de constituer une poésie plus encombrée de métaphores que conçue par nécessité, est une poésie de perpétuel mouvement, de flux et de reflux, entre transparence et opacité. Sa *« structure profonde »,* comme c'est le cas dans toute poésie digne de ce nom, demeure perpétuellement signifiante.

C'est au cœur de ces dialectiques dont je me suis contenté d'évoquer quelques aspects concernant les choses que Cadou, dans sa poésie, *« bâtit sa demeure »,* comme dit Edmond Jabès. Et l'être aimé lui même est chose, naissance et création :

*« Avec toi qui me dissimules*

*Dans les tentures de ta chair*

*Je recommence le monde. »* 9

***Pour conclure provisoirement***

Je dirais volontiers pour conclure très provisoirement cette *« recherche/lecture »* un peu rêveuse que les *« choses »*, dans l'univers de Cadou, ne sont pas matière brute, objets inertes. Pour emprunter une expression à Bergson, elle sont *« matière et mémoire ».*

Elles sont recréation d'elles-mêmes et d'un monde, c'est à dire poésie au sens premier de ce terme.

Ici, la rose mallarméenne *« absente de tout bouquet »* est par des mots rendue présente. Mon viеux maître, le philosophe Henri Gouhier, disait du théâtre qu'il était l'art *« de rendre présent par des présences »* La poésie de Cadou dans la perspective où je me suis placé, est bien un théâtre de choses. Un théâtre de la création poétique où les choses comme les êtres nous sont offerts et rendus dans leur *« obscure clarté »*. Par un poète d'aujourd'hui et que rien ne saurait réduire !

***Notes***

1.Francis Ponge, *Proêmes*, Gallimard, 1948, *« Natare piscem Lices »,* 1924). Repris clans *le Parti pris des choses* suivi de *Proêmes*, Paris, Poésie-Gallimard, 1967, p. 130.

2.*René Guy Cadou, Usage interne, Poésie la vie entière*, Œuvres complètes, Seghers, P. 386.

3.*Les Biens de ce monde*, Œuvres complètes, P. 347.

4.*Usage interne*, Œuvres complètes, p. 389.

5.*Morte saison*, Œuvres complètes, p. 47 (a). Voir FRANCIS PONCE, La Fabrique du pré, Skira.

6.*La Vie rêvée*,1944, ouvres complètes, p. 104.

7.*Les Liens du sang*, Œuvres complètes, p. 403.

8.*Usage interne*, Œuvres complètes, p. 389.

9.*La Solitude*, in *Les sept péchés capitaux*, Œuvres complètes, p. 306.

**a)** Allusion au livre de Ponge, La Fabrique du pré, SlгΡira, 1990.